

XYZ. La revue de la nouvelle



Chinook

Mélanie Vincelette

Numéro 101, printemps 2010

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2010). Chinook. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 65–71.

Chinook

Mélanie Vincelette

UN JOUR de printemps hâtif, Simon m'a raconté qu'en 1648, dans la foulée de la conquête du cacao, l'évêque du Chiapas, qui avait eu plusieurs relations illégitimes, était mort empoisonné par la main d'une de ses concubines. Elle avait glissé dans une tasse de chocolat chaud un liquide presque inodore mais très amer. Dans le brouillard de ses derniers mots étourdis, il lui avait suggéré, d'une voix grave et faible en même temps, d'augmenter la dose de sucre pour atténuer l'amertume du poison. Pour sa prochaine victime.

Ce soir, la porte du bistrot est ouverte pour la première fois depuis longtemps et le chinook vient balayer dans tous les coins de la pièce les souvenirs que l'hiver a pris en otage. Et moi, un crayon à mine sur l'oreille, je fais l'inventaire des bouteilles d'eau minérale. Le patron, assis au bout du zinc, le téléphone à la main, claque des doigts pour que je lui apporte une fine Napoléon. Il semble contrarié. Je ne sais jamais à qui il parle. Lorsqu'il parle à sa mère, il l'appelle Douce. Quand il parle à sa maîtresse, il l'appelle Douce. Douce, tu sais bien ce que je veux dire... Et parfois, quand il parle avec sa femme au téléphone, au sujet de son divorce, il dit aussi Douce, mais d'une autre manière, il adopte un autre ton, une voix râpeuse, pleine de haine. Quand je verse le liquide ambré dans son verre à eau, j'aimerais y ajouter une goutte de cyanure.

Le patron est né à Salon-de-Provence. Il aime faire ses courses à la poissonnerie juive où l'on trouve de tout ce qui est étrange. Chaque fois qu'il m'y amène, pour que je l'aide à transporter les sacs, je dois me pincer le nez ou retenir mon souffle quand je veux faire poli. Ce matin, mon teint bleuit devant un saumon du Pacifique. J'observe, inquiète, les ailes retroussées des poissons volants, les épines roses des oursins de mer et le flanc éventré d'un poisson-scie qui trône au centre sur de la glace pilée. Le poissonnier, en casquette blanche, saucissonne les raies avec l'habileté du pêcheur de 65

sardines pendant que le patron fait glisser sa grande main velue dans mon cou. C'est seulement chez le poissonnier que le patron ose me toucher en public. Au bistrot, c'est toujours entre deux portes battantes, dans le grand frigo où pendent les carcasses de bœuf, ou à la fermeture, quand la rumeur des clients s'est dissipée. Et moi, je me laisse faire. Car il faut bien vivre. Et j'aime mon travail.

Le propriétaire aime aussi parler du passé. Sur le chemin du bistrot, les mains chargées de sacs remplis de bêtes aquatiques, il me parle de sa maison d'enfance sur le bord de la route nationale. Presque en face, il y a le cimetière où est enterré Nostradamus. Sa sœur était la reine de beauté locale. Sa belle-sœur est devenue la marchande de fleurs du cimetière. Son frère est propriétaire de la plus grande porcherie de France. Son parrain et sa marraine, qui étaient bouchers, l'amenaient à la Foire du Trône une fois par mois et lui donnaient du Saint-Raphaël sous le zinc. Sa tante Lucienne, la sœur du charbonnier, n'avait jamais plus de deux sous dans sa poche mais lui achetait toujours un *Carambar* quand elle venait le visiter. Les voisins de gauche se nommaient Grosvalet, à droite il y avait les Lechat, en dessous, les Guérin, le père était commandant de bord et avait deux filles blondes que tout le voisinage convoitait. Le propriétaire de l'immeuble croyait, par pressions confuses de sa femme, à l'astrologie chinoise. L'été, ses parents l'amenaient en bus sur la côte normande. Ils pêchaient des poissons aux noms composés et se reposaient sur les galets. Sa vie, en résumé, après trois fine Napoléon.

Aujourd'hui, il me dit avoir le mal du pays et prépare sa table d'hôte en conséquence. Avec une craie, j'écris sur l'ardoise le menu du jour. *Cassoulet toulousain, parillade de poissons à la camarguaise, porc-épic et bavette aux échalotes*. Le porc-épic, c'est pour les touristes.

Et moi, je pense à Simon qui tarde toujours à venir. Simon qui s'assoit à mon bar tous les vendredis soir mais qui, chaque fois qu'on se quitte, ne me dit jamais « À vendredi prochain ». Il ne dit rien, mais il est là, à tout coup. Et je crois que c'est juste pour moi. J'ai du mal à croire qu'il est amateur de cas-

soulet. Mais là encore, certains jours, je n'en suis pas encore tout à fait certaine. J'ai parfois envie de parler de cet espace flou qui nous sépare. De ce désir qui monte en pyramide. J'ai parfois envie d'entendre parler de sa femme. D'entendre parler de leurs bagarres nocturnes. Du mécontentement. Mais il ne me parle que de son fils qu'il adore. De ses soirées au club de dégustation de vins chers. Et de son chien qui pose sa gueule sur le rebord de son lit quand il regarde les nouvelles. Son chien qui pose sa gueule salivante sur son duvet en plumes d'oie et qui le regarde avec des yeux piteux. Les yeux que je m'efforce de ne jamais avoir. Et moi, je joue à paraître désintéressée. Quand Simon est là, je suis sexy avec les autres. Je farfouille dans mon bac à glace. Je coupe des citrons à une telle vitesse que je me taillade l'annulaire et je dois sucer mon sang pour qu'il ne dégoutte pas sur les enveloppes roses et bleues de saccharine. Parfois il me dit : « Tu m'as manqué. » Et je ne sais pas quoi répondre à ça.

Il est sept heures et la salle ressemble à un jeu d'échecs. Les filles de table, habillées de noir, nettoient les verres à longues tiges avec de grands linges blancs, debout sur le carrelage ciré. Elles rigolent, potinent à propos des clients et parfois j'ai l'impression qu'elles parlent de moi, quand je ne les regarde pas. Sara, en polissant la coutellerie, semble dire qu'elle est partie vendredi dernier avec un de ces acteurs américains de passage en ville. Ceux qu'on oblige à signer avec un feutre indélébile dans une assiette blanche pour que le patron l'expose comme un trophée dans la vitrine arrière. On tente de lui tirer les vers du nez. C'est toujours les mêmes qui ont de la chance.

Je vaque à mes occupations, réponds aux claquements de doigts du patron. Il manque du Perrier. Je cours vite dehors en acheter chez Majid, l'épicier du coin, et, en passant, je me procure un chocolat que j'avale tout rond sur le chemin du retour. Un touriste américain veut un cigare cubain, je me précipite encore une fois dans l'air nouveau du soir et j'achète un cigare argentin que je fais passer pour un cigare roulé des mains d'une mama havanaise. Être. Paraître. Soudoyer.

À l'épicerie, en file derrière un vieillard qui se procure de la loterie, je trépigne. J'ai peur de manquer la grande entrée de Simon. De ne pas sentir le vent sous mon tablier quand il ouvre la porte. Rempli de lui-même. Confiant. Saluant les gens sur son passage comme un petit pacha hindou. Mais en attendant, il y a le patron qui frôle l'ourlet de ma jupe de sa main de papier sablé juste là où commence mon bas. Il me demande si ce soir, après le travail, je pourrais l'aider avec l'inventaire de la cuisine.

Je suis rescapée par un des amis de Simon, un faux artiste assis au bar, qui brandit une aile de canard confit dans ma direction. Il me récite son dernier poème car à la table derrière lui il y a un éditeur. Il me coupe l'appétit. Un artiste qui paye le plein prix pour se faire voir en public. Et moi, j'ai seulement envie d'entendre parler de la femme de Simon. De savoir comment et pourquoi elle est irremplaçable. Pourquoi n'enjambe-t-il pas le comptoir pour me rejoindre ? Ce sont des questions qui me sont interdites. Des questions qui doivent être tuées. À travers les rythmes en sourdine de la musique arabe sur laquelle je ne peux faire autrement que de bouger les hanches et les épaules, je décapsule des eaux minérales, en leur enfilant une tranche de citron devant l'enchaînement des clients au zinc. Dans des rythmes insolubles qui me font oublier, le bistrot est comme une église protectrice. Là, où ma seule force surgit. Là, où je suis maîtresse. Maîtresse des élixirs, servante des serviettes de table en papier. Dispensatrice de petits cornichons et autres amuse-gueule. Dispensatrice d'allumettes. Allumeuse de cigarettes. Jalouse de la vraie vie. Face à ceux qui en désirent une autre le nez dans le fond de leur verre de scotch.

Et vers 10 heures, Simon entre dans le bistrot avec le souffle tardif du printemps nouveau-né. Il est sur le tard et étire le cou pour voir si je suis là. Ses cheveux volent au vent et, le cœur dans la gorge, je fais comme si je ne l'ai pas vu. Mais j'ai envie de lui dire d'aller chercher sa voiture de l'année, de m'emmener le plus vite possible dans un motel à coquerelles en bordure d'autoroute et de faire ce qu'il a à

faire. Un motel tellement plein de coquerelles qu'il ferait un bruit de maracas si on le secouait. Je boirais du faux champagne servi dans une chaudière en papier. Je passerais la soirée dans le bain en forme de cœur, la mousse jusqu'au cou. Et là, je serais finie.

Mais je fais semblant d'être affairée. Je l'ignore. J'oublie qu'il existe. Par peur. Je me tourne vers Xing qui, ce soir, n'a pas l'air de vouloir parler. Le père de Xing est un nourrisseur de vers à soie à la retraite en bordure de la province de Kunming. Xing aime boire son whisky sur glace avec une cerise au marasquin. Il aime aussi me voir prendre une cerise par la queue et l'envelopper de mes lèvres. Parfois, je me demande pourquoi je fais de telles sottises. J'en viens à la conclusion que c'est pour le pourboire.

Une fois servi avec empressement, Simon fait virevolter la glace dans son verre. Il feint de regarder les belles filles qui entrent. Il se lève trop souvent pour aller à la toilette. Chaque fois que je le regarde, je n'ai rien à lui dire. J'ai trop à lui dire. J'aimerais être enveloppée dans une tour d'ivoire avec lui comme contremaître. Qu'il nous construise une maison de rêve. Des verrières, des fresques modernes peintes par des amis. Et moi, en plein centre. Le confort et l'argent qu'il récolte.

Mais l'argent, je le balaie du zinc avec le revers de la main pour que les pièces tombent dans le fin fond de mon tablier blanc. Autour de moi, il y a : diamants de la Sierra Leone, visons noirs, silicone et bas résille. Et je ne fais que tomber amoureuse de lui. Je veux être sa femme pour avoir des bénéfices marginaux à pleines dents. Je veux manger les piments rôtis qu'il concocte le samedi après-midi pour son fils. Je veux être celle qui est là. Je veux qu'on me gave de piments rôtis et ensuite courir chez une de mes copines pour lui montrer la bague en diamant qu'il m'a mise au doigt.

Pour entamer la conversation, il décide de me raconter qu'il est allé voir la volière de papillons exotiques au Jardin botanique le week-end dernier. Je sais qu'il y était avec sa femme, son fils et son chien. J'aurais aimé être là. Être là, 69

entre deux pétunias, un papillon brésilien sur l'épaule droite. Silencieuse. Observant leurs rituels amoureux. Nous arrêtons de parler. Le copain de Simon qui se veut poète vient couper notre conversation.

Mathieu, le jeune cuisinier, vient de préparer deux assiettes de profiteroles qui ont été refusées par la table numéro 10 car elles étaient un peu trop dorées. Elles sont encore chaudes et il m'invite à les manger. On se cogne les épaules, assis au bar, et il me parle de ses cours à l'institut culinaire. Ses professeurs qui l'intimident, avec leurs accents français. Ses copines. Mathieu est tout jeune. Rempli d'utopies. D'espoir. Un Simon en devenir.

Le patron a de mauvaises habitudes de facturation. Carié jusqu'à la moelle épinière. Tutoyeur de renommée. Il me paie un salaire moins que minimum. Mais son riz à la Valencienne est si bon et parfois, quand il y a vraiment beaucoup de clients, il me donne de l'argent sous la table. En se penchant pour prendre sa bouteille de fine Napoléon, il balaie subtilement sa hanche contre mon flanc. En versant un Limoncello, il me fait frissonner si fort que j'en échappe la bouteille jaune vif sur le carrelage noir et blanc. Le silence. Tous les regards se tournent vers moi. J'entends des applaudissements. Tout le monde me voit. Les filles de table regardent dans ma direction, chuchotent des trucs en cachant leur bouche avec le creux de leurs mains. Je fonds en larmes et je me précipite vers les toilettes qui se trouvent au sous-sol. Je dévale les escaliers et je m'effondre sur le téléphone public parmi les affiches des différentes représentations théâtrales et visages d'auteurs connus et inconnus. Le patron attendri par mes larmes descend me rejoindre et me prend par la taille, il dessine avec son index un V dans l'encolure de ma blouse et me dit :

— Douce, il ne faut pas s'en faire. C'est juste une autre bouteille de Limoncello.

Et je me laisse embrasser dans la douleur et le risque, collée au mur, sa langue dans ma gorge, son corps qui écrase le mien, ses mains qui entrent dans ma jupe par le côté. J'ouvre les yeux et je vois Simon, immobile devant nous. Silencieux

dans son complet noir, il tourne les talons et remonte les escaliers deux par deux, prend son manteau sur la patère qui vacille sur un pied, et sort du bistrot comme un coup de vent.

Parue dans le numéro 73, printemps 2003.

Publiée ensuite dans

Qui a tué Magellan?,

Montréal, Leméac, 2004.